

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE SAINT AUGUSTIN,

SA VIE, SES ŒUVRES, SON SIÈCLE, INFLUENCE DE SON GÉNIE ;

PAR M. POUJOLAT.

L'histoire, quelque forme qu'elle revête, a une merveilleuse puissance pour charmer et captiver tous les esprits. Considée des hauteurs d'une saine philosophie et retracée à grands traits, moins pour faire connaître les événements matériels que la cause morale qui les produit et le lien mystérieux qui les enchaîne, elle est la science de prédilection des siècles éclairés, l'étude favorite des plus fortes intelligences. Si, plus modeste dans ses prétentions et son allure, elle se borne à raconter les faits, à dire les mœurs, les actions, la prospérité ou la décadence d'un peuple, d'un royaume, d'une république, il est peu de lecture plus attachante pour la plupart des hommes. On l'aime, surtout lorsqu'elle nous peint la vie d'un de ces génies qui ont illustré l'humanité, et en qui se résume, se personifie toute une époque, toute une nation, toute une doctrine. Que ce génie, que ce héros soit un saint, une de ces figures entourées d'une divine auréole, appartenant plutôt au ciel qu'à la terre, et ayant marqué leur passage ici-bas par de sublimes écrits ou par des vertus plus sublimes encore, et rien n'égale le charme, l'intérêt d'un ouvrage destiné à le faire revivre sous nos yeux.

Veut-on une preuve de la vérité de ces paroles ? qu'on examine ce qui se passe, depuis quelques années, dans le monde intellectuel. Une heureuse et puissante impulsion a été donnée, dans ces derniers temps, aux études historiques. De tous côtés on s'est mis à explorer le passé, à interroger les monuments, les annales des peuples, à réhabiliter une foule de personnages et de choses tombés dans un ingrat oubli ou indignement défigurés. En Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, partout on se livre à de savantes et consciencieuses recherches dont chaque jour on recueille les fruits. Qui ne connaît les magnifiques travaux des Voigt, des Ranke, des Hurter, des Guizot, des Thierry, des Château-briand, des Michaud, des Auclin, des Lingard, des Cantu ? Et, sans sortir de notre patrie et de la spécialité qui nous occupe, que de belles et éloquents monographies religieuses, que d'importantes publications ! Chacun sait que M. le comte de Montalembert, par son admirable Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie, s'est placé à la tête des jeunes et brillants écrivains qui sont entrés avec lui dans cette féconde et glorieuse carrière. On sait aussi que le noble pair ne s'est pas arrêté là, qu'il prépare en ce moment une histoire de cet immortel abbé de Clairvaux, un des plus grands hommes de son siècle et de tous les siècles. L'épisode de saint Anselme, que les journaux nous ont fait connaître, donne la plus haute idée de cet ouvrage impatientement attendu, et tout annonce ce que son influence sera en proportion des immenses progrès qu'a faits le talent de M. de Montalembert et de la juste célébrité qui s'attache à son nom.

Le premier qui s'offre après lui à nos regards est un frère d'armes accouru à combattre à ses côtés pour toutes les saintes et nobles causes, et qui devait, comme lui, devenir une des gloires du catholicisme. Se croyant appelé à rétablir parmi nous l'ordre des *Frères Prêcheurs*, il se met à écrire la vie de celui qui l'a fondé, de ce grand saint Dominique, calomnié par tant de plumes impies ou prévenues et malveillantes, et il nous dote d'un livre où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la simplicité de la foi qui y respire à chaque page, ou de l'éclat du style et de l'originalité des pensées.

Il n'entre pas dans notre dessein de mentionner ici toutes les productions de ce genre qui ont paru ou sont sur le point de paraître.

« J'ai cru, nous dit l'éditeur dans sa lettre à Mgr. l'archevêque de Paris, en remerciement de la flatteuse approbation donnée à son livre par le digne prélat, j'ai cru qu'au temps où nous sommes, et en face de l'Afrique française l'histoire de saint Augustin était une œuvre à faire : il me semblait y reconnaître à la fois un haut intérêt national. Je me suis dévoué à cette pensée comme écrivain chrétien et comme Français. »

M. Poujolat ne s'est pas trompé. la pensée qu'il a eue est une véritable inspiration de foi et de patriotisme, et, en la réalisant, il n'a pas moins mérité de son époque et de son pays que de la religion elle-même.

Quel sujet, en effet, que l'histoire de saint Augustin ! De tous les Pères de l'Eglise c'est celui sans contredit dont le nom est le plus révérend, le plus populaire. La sensibilité de son cœur, les erreurs, les égarements de sa jeunesse, ses luttes, ses résistances, sa conversion, le tableau si touchant et si

naturel qu'il nous en a lui-même tracé, les larmes de sa mère, les regrets que sa mort lui inspire, le dévouement et la constance de ses amitiés, tout cela l'a toujours rendu singulièrement cher aux imaginations vives et tendres, aux âmes douces et aimantes. Il est réellement le type de « l'intelligence humaine, condamnée aux longs ennuis ; « aux inquiétudes, aux tourments, à tous les supplées de l'incertitude, jusqu'à ce que, Dieu une fois trouvé, elle sorte du vide, du trouble et de la nuit. » Et sous ce rapport comme l'avait observé M. de Lamennais dans sa préface de la traduction des *Confessions* par saint Victor, de quelle utilité n'est pas le récit, le souvenir de sa vie dans nos jours de curiosité et d'orgueil, de plaisir et de doute ! Que d'Augustins dans notre société actuelle ! que d'esprits détournés de leur voie ! que d'imaginations malades, que de cœurs souffrants, agités, cherchant partout la vérité, la paix, le bonheur, et ne les trouvant point, parce qu'ils les cherchent là où ils ne sauraient être ! Puisent-ils, à l'exemple du fils de Monique, après avoir, comme lui, demandé la félicité aux créatures et aux vains systèmes des hommes, comme lui aussi, aller la puiser à sa vraie source !

Où trouverons-nous ensuite dans l'histoire un spectacle plus imposant, plus animé que celui que nous offre saint Augustin, après son retour et durant son épiscopat ? Voyez : évêque d'une petite ville d'Afrique peuplée de pauvres et ignorants marinières, il devient l'âme de tout ce qui se fait, non seulement dans cette partie du monde, alors si profondément remuée par les schismes et les hérésies, mais encore dans l'univers tout entier. Il ne sent pas une assemblée dont il ne soit l'oracle : il ne s'élève pas une question qu'il ne traite, qu'il ne décide, sur laquelle il ne répande des flots de lumière. Dernières convulsions du paganisme, subtilités des Manichéens, ruses de Pélage, fureurs des Donatistes, il fait face à tout. Toutes les erreurs, tous les ennemis de l'Eglise l'ont tour à tour pour adversaire et pour vainqueur. Sa vie n'est qu'un continuel combat, un labeur incessant. Il est en correspondance avec les hommes les plus célèbres de son siècle, les Pinien et les Mélanies de Rome ; les Dioscore de Constantinople ; les Jérôme de Palestine ; les Ambroise de Milan ; les Paulin de Nole ; les Orose d'Espagne ; les Lazare d'Arles ; les Hilaire de Poitiers, les Souverains-Pontifes, les Empereurs d'Orient et d'Occident. Il n'existe pas une grande idée qui ne se rencontre en germe dans quelques uns de ses écrits. Les problèmes les plus difficiles sont un jeu pour lui. Un petit traité, un simple sermon, une lettre lui suffit pour les soulever et les résoudre. Il déroule, enfin il développe une à une, ou présente dans leur sublime harmonie, toutes les vérités du christianisme, toutes les preuves de ses dogmes, de sa morale, de son histoire. Jamais on ne vit de plus beau, de plus pénétrant génie : jamais l'esprit humain ne montra dans un seul homme tant de douceur unie à tant de force, tant d'étendue et tant de profondeur.

Quoi de plus digne, dès lors, de tenter le talent, de fixer les méditations d'un écrivain religieux ?

Le second motif qui a inspiré M. Poujolat dans son entreprise n'est pas moins louable.

Initié à la vie littéraire par l'élégant historien des guerres saintes, dont il est en quelque sorte le continuateur et le fils adoptif, nourri de bonne heure de tous les souvenirs de la longue lutte de la croix contre l'islamisme, de l'Europe contre l'Asie et l'Afrique, notre conquête de l'Algérie lui est apparue comme une dernière et triomphante croisade. Il n'a pu voir le drapeau français flotter sur le rivage où mourut saint Louis, il n'a pu voir surtout les restes du grand évêque d'Hippone reprendre pour ainsi dire possession de cette terre consacrée par son génie, et toute remplie encore de sa mémoire, sans éprouver le besoin d'unir à la gloire présente de l'Afrique le tableau de sa gloire passée en lui parlant de la sainteté et des travaux de celui des enfants qui la fit autrefois briller d'un si vif éclat.

Et quand on réfléchit que ce ne sera que par le christianisme, c'est-à-dire par les doctrines de l'immortel pontife, que l'Afrique verra luire pour elle de meilleures destinées, et renaitra à la civilisation, ne doit-on pas se féliciter de la publication d'un ouvrage où ces doctrines sont analysées et reproduites avec autant de bonheur que de fidélité ?

C'est sous saint Augustin que l'Afrique chrétienne atteignit son apogée. La patrie des Tertullien et des Cyprien n'avait pas été jusque là sans gloire ; mais elle était loin du degré de splendeur où elle parvint sous ce grand homme. Sa mort, coïncidant avec l'invasion des Vandales, vit commencer cette barbarie où elle tomba si rapidement et dans laquelle elle est restée si

longtemps plongée. Il sembla emporter avec lui dans la tombe tout ce qui fait la vie d'un peuple : la foi, les mœurs, les sciences, et jusqu'aux plus glorieux souvenirs. Son retour aux rives d'Hippone sera pour elle le signal d'une nouvelle vie. Oui, grâce à la vertu régénératrice de l'Évangile, grâce à la toute puissante influence de la France, des jours de salut et de gloire se lèveront encore sur le berceau d'Augustin. Un temps viendra peut-être où le christianisme y reflourira dans toute sa sève, et y donnera naissance à d'autres saints et à d'autres génies non moins illustres que ceux qui les ont précédés.

C'est pour concourir autant qu'il est en lui à cette résurrection de l'Église africaine, et prendre sa part dans le mouvement religieux qui s'opère autour de nous, que M. Poujoulat a composé son livre. Qu'on ne croie pas cependant que ce soit là une œuvre purement de circonstance, une œuvre née du hasard, et sans que de longs précédents l'aient préparée et amenée. Non, l'auteur nous apprend que les belles-lettres n'ont pas seules rempli sa vie ; que la science ecclésiastique y a occupé une large place, que l'étude des saintes Écritures et des Pères a toujours eu pour lui un attrait particulier. Il s'est fait un devoir de lire tous les ouvrages de saint Augustin, de consulter les travaux anciens et récents auxquels ils ont donné lieu. Il ne s'en est pas tenu là : il a voulu voir les contrées et les peuples au milieu desquels saint Augustin a vécu. Il fait un pèlerinage aux pays d'Hippone, de Calane, de Cirtha, Il en a évoqué les souvenirs, visité les débris, comme il avait auparavant parcouru les ruines de la Grèce, de l'Égypte, de Jérusalem ; comme il avait contemplé plus tard Florence et Rome. Les impressions de son voyage, la description du ciel, des fleuves, des campagnes et des cités de cette terre d'Afrique, aujourd'hui théâtre des exploits de nos soldats et des succès du génie colonisateur, reviennent fréquemment dans son récit, l'animent, le colorent et lui prêtent un intérêt d'actualité qui en augmente encore le prix. L'homme du dix-neuvième siècle, le penseur moderne se révèle aussi dans plus d'une page. Il aime à faire ressortir les rapports qu'ont avec notre situation présente les questions agitées du temps de saint Augustin. Il y a fait allusion à propos ; il ne néglige, en un mot, aucun des moyens qui peuvent donner à son travail ce qu'Horace appelle le *point de perfection* : l'utilité et l'égrément.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quelques personnes auraient désiré peut-être que l'historien se montrât moins souvent, qu'il s'effaçât et se tint davantage dans l'ombre ; mais, pour une infinité d'autres, ce sera, nous n'en doutons pas, une nouvelle raison de le lire.

Essayons maintenant d'entrer dans quelques considérations sur le fond de ce beau et savant ouvrage. Nous n'entreprendrons pas de le disséquer, de l'analyser en détail. Outre que la tâche serait difficile et que les bornes d'un compte-rendu de journal ne le comportent pas, nous viendrions trop tard pour ceux qui l'ont déjà lu, et le nombre en sera grand, et nous n'en donnerions qu'une idée bien imparfaite à ceux qui voudront le connaître. Renfermons-nous donc dans quelques observations générales.

Nous savons gré à M. Poujoulat de s'être peu étendu sur les trente premières années d'Augustin. Il aurait fallu recopier presque en entier l'imitable livre de ses Confessions, ce livre sur lequel il n'y a eu, depuis qu'il existe, qu'une voix dans le monde ; ce livre dont tous les âges ont fait leurs délices, et qui, jugé avec tant d'admiration et de goût par Mr Villemain dans son cours de littérature, a encore fourni naguère à M. Saint-Marc Girardin l'occasion d'un si juste et si brillant éloge. Ce livre est entre toutes les mains. Des traductions nombreuses l'ont mis à la portée de chaque classe de lecteurs. Dernièrement encore, M. Moreau, auquel nous devons aussi une traduction de la *Cité de Dieu*, obtenait un prix Monthyon pour celle qu'il vient d'en publier. M. Poujoulat a donc fait preuve de tact en ne dérochant à ce récit, dont on n'atteindra jamais l'exactitude et le charme, que ce qui était indispensable pour son histoire. Mais nous avons vu avec un plaisir infini les trois chapitres sur la retraite d'Augustin à Cassissiacum, et sur la manière dont il y passait son temps avec sa mère et quelques amis choisis. Rien de mieux écrit, de plus ravissant. Il y a là toute la grâce d'un dialogue de Platon. Une lettre du célèbre Manzoni, insérée à la fin du volume, et contenant sur le site de Cassissiacum des détails pleins d'intérêt, achève en effet de placer désormais ce délicieux asile à côté des jardins d'Académie, du cap Sunium, de la colline de Zimboli, dans l'île de Rhodes, où Eschène, exilé, enseignait l'éloquence, de Tusculum, enfin, où l'ombre de Cicéron plane avec tant de majesté.

Il est peu d'hommes qui aient autant écrit que saint Augustin. Personne n'ignore que ses œuvres, en y comprenant sa vie, forment onze énormes volumes in-folio. On a de la peine à concevoir comment, avec une santé délicate, chancelante, et mille autres occupations de toute espèce, il a pu trouver le temps de doter l'Église de tant de savants et sublimes ouvrages. Le lecteur est forcé de s'arrêter muet d'étonnement et d'admiration devant de si prodigieux travaux.

Les écrits de saint Augustin doivent donc tenir une grande place dans son histoire. Saint Augustin est dans son génie, ses conceptions, sa doctrine, dans le mouvement qu'il imprime à son siècle, plus encore que dans ses actes. C'est là qu'il se dévoile à nous tout entier, et l'historien qui ne nous ferait pas assister à sa vie intellectuelle en même temps qu'à sa vie extérieure, ne nous le ferait connaître qu'à demi et dans la moins belle partie de lui-même. M. Poujoulat l'a très bien senti, aussi met-il un soin particulier à nous donner pour ainsi dire l'historique de chacun des innombrables ouvra-

gés de l'immortel docteur ; il nous dit les circonstances au milieu desquelles il a été composé ; il en assigne la date ; puis il l'étudie, l'analyse, en reproduit les plus beaux passages, ou en prend la quintessence et la fleur, de sorte que son livre pourrait presque tenir lieu des œuvres de l'illustre Père pour ceux qui n'auraient pas besoin d'en faire une étude spéciale.

L'ordre chronologique, que l'auteur a cru devoir suivre dans cette revue, a l'avantage de nous montrer saint Augustin toujours en haleine, toujours sur la brèche, toujours prêt à repousser l'erreur et à défendre la vérité. Il nous semble cependant amener un peu de confusion et surtout d'inévitables redites, parce que saint Augustin, écrivant au fur et à mesure que les circonstances le demandaient, a été souvent obligé de revenir sur les mêmes questions, et d'opposer les mêmes armes à des ennemis qui se représentaient toujours les mêmes. Nous croyons qu'il eût été préférable de classer tous ses écrits en quatre grandes divisions, qui auraient pu être celles-ci ; Ascétisme, Controverse, Dogmatique, Philosophie. De cette manière, tout ce qui se rattache à une de ces quatre branches aurait été exposé, développé avec suite et ensemble. Il en serait résulté plus d'effet, plus de grandeur, et un corps de doctrine aussi complet que bien ordonné.

Séduit par le charme de ses lectures, entraîné par l'enthousiasme et l'amour que saint Augustin inspire à quiconque sait le comprendre, M. Poujoulat nous paraît aussi s'être trop livré quelquefois au bonheur de traduire et d'analyser. Nous le savons, rien n'est indifférent de ce qui est sorti de la plume de saint Augustin. Mais en citant trop, n'y avait-il pas à craindre de trop couper l'histoire, de la faire languir ? Tous les lecteurs prendront-ils le même intérêt à certains traités dont il aurait suffi, selon nous, d'indiquer le sujet et le titre ? C'est un doute que nous prenons la liberté de soumettre à l'auteur, et qu'il résoudra beaucoup mieux que nous. Son livre est de ceux dont le succès est assuré. Peut-être se décidera-t-il, dans quelque une des nombreuses éditions qui vont suivre, à faire quelques retranchements, à abréger quelques citations ; son travail ne pourra qu'y gagner, à notre avis, en intérêt et en rapidité.

Nous ne parlerons point de style : le collaborateur de M. Michaud l'auteur de *Toscane et de Rome*, l'historien de Jérusalem, a fait ses preuves.

Le nouvel ouvrage de M. Poujoulat se fait remarquer, ainsi que les précédents, par une diction facile, élégante, soutenue, et empreinte d'une couleur poétique qui jette de l'éclat même sur les questions les plus sévères et les plus élevées. Si l'on pouvait y désirer quelque chose, ce serait seulement un peu plus de variété et d'abandon.

Toute histoire de saint Augustin devra contenir désormais le récit de la magnifique translation de ses reliques, faite dans sa ville épiscopale, en 1842, par Mgr. Dupuch et les évêques français qui se sont joints à lui. Ce récit en forme un des plus intéressants comme des plus glorieux épisodes. Au lieu de raconter lui-même, en le fondant dans son œuvre, cet important événement qui a ouvert une ère nouvelle pour le catholicisme en Afrique, M. Poujoulat a préféré donner en appendice une suite de lettres charmantes qui lui ont été adressées par un des témoins oculaires, M. l'abbé Sibour, professeur à la Faculté de théologie d'Aix, son compatriote et son ami. Nous le remercierons doublement de cette excellente idée. D'abord parce qu'une relation écrite sous l'impression du moment, et avec la clarté, la grâce et le goût qui distinguent les productions de M. l'abbé Sibour, est une bonne fortune de plus pour les lecteurs de l'histoire de saint Augustin, et ensuite parce que rien ne paraît plus beau, plus touchant que cette fraternité de deux talents et de deux cœurs si bien faits pour être unis et pour s'aimer.

DES..... Univers

SUR L'INVENTION DE LA BOUSSOLE.

Les anciens ont ignoré la polarité de l'aimant, quoiqu'ils paraissent avoir eu quelques notions vagues sur sa propriété d'attirer le feu d'un côté et de le repousser de l'autre.

Si les Grecs et les Romains avaient connu cette polarité, ils en auraient certainement parlé, et Claudien en aurait dit quelques mots en faisant allusion à l'imperturbabilité de la passion amoureuse qu'il dit exister entre ce minéral et le fer. Mais ni chez lui, ni chez aucun autre écrivain classique, on ne trouve un seul mot qui puisse faire soupçonner la connaissance de la direction de l'aimant vers le pôle. Les marins grecs et romains ignoraient complètement l'usage des *compas de mer* : ils se dirigeaient principalement dans leurs voyages par les étoiles pendant la nuit, et par la connaissance des côtes et des îles pendant le jour.

Le nom le plus ancien de l'aimant qu'on trouve chez les auteurs grecs est celui de *Pierre d'Israële*, ville située au pied du mont Sipylo en Lydie. Plus tard, cette ville reçut le nom de Magnésie, et alors l'aimant fut appelé *magnès* et *magnètes*. Les Romains à qui les Grecs apprirent à connaître l'aimant, conservèrent avec le mot *magnès* la tradition de l'origine de cette dénomination. Un fait très remarquable, c'est que presque toutes les dénominations de ce minéral dans les différents idiômes de l'Europe et de l'Asie, ne sont qu'une tradition de *thsu chay*, qui en chinois est son nom le plus vulgaire, et qui signifie *Pierre aimant* ou *qui aime*.

Bien que les Chinois aient connu dès la plus haute antiquité la force attractive de l'aimant et sa polarité, la plus ancienne mention de sa propriété particulière de communiquer le fluide magnétique au fer ne se trouve explicitement énoncée que dans le célèbre dictionnaire *chone wen* terminé l'an 121 de J.-C. A l'article qui concerne l'aimant on lit : *Nom d'une pierre avec laquelle*

on peut donner la direction à l'aiguille. Ce passage important démontre clairement qu'on connaissait déjà en Chine l'aiguille aimantée au deuxième siècle de notre ère. Mais cet usage est moins ancien que celui d'employer l'aimant et le fer aimanté à faire des chars magnétiques, sur lesquels était placée une petite figure d'homme qui d'une main montrait le sud. On sait que chez les Chinois, le pôle antarctique est le but principal de la direction de l'aimant, aussi la boussole est-elle appelée *indicateur du sud*. Chez eux encore, le sud est le côté du monde le plus révéré et se nomme *l'antérieur*, par opposition au nord qu'ils appellent *côté postérieur*. Le trône de l'empereur est toujours tourné vers le sud, il en est de même de la façade principale de tous les édifices. La figure sculptée en bois qui se trouvait sur le char magnétique représentait un génie portant un habit de plumes; de quelque manière que le char se tournât ou se retournât, la main du génie montrait toujours le sud. Quand l'empereur sortait en cérémonie dans son carrosse, ce char ouvrait toujours la marche et servait à indiquer les quatre points cardinaux. Les chars magnétiques furent connus au Japon vers le milieu du septième siècle.

Longtemps avant et sous la dynastie des Tsin, de 265 à 419 de notre ère, un dictionnaire chinois dit qu'il y avait déjà des navires qui se dirigeaient au sud par l'aimant. Quoique plus tard, les annales de l'empire nous aient conservé le détail de la route que prenaient dans les septième et huitième siècles les vaisseaux qui partaient de Canton pour aller à Ceylan, à la côte de Malabar, aux embouchures de l'Indus, et ensuite à Siraf et à l'Euphrate, et qu'il est probable que pour ces longs voyages ils se soient servis de l'aiguille aimantée, cependant la description la plus ancienne d'une boussole dans les livres chinois ne date que de l'époque comprise entre 1111 et 1117 de J.-C. Au treizième siècle, l'usage en est indubitable dans la marine chinoise, et les directions de la navigation sont toujours indiquées par les rhumbs de l'aiguille. Indifféremment on employait soit les boussoles à l'eau où l'aiguille, soutenue par deux petits roseaux, nageait dans un vase plein d'eau, soit les boussoles sans eau où l'aiguille reposait sur un pivot. Cette dernière forme est maintenant généralement adoptée.

Mais que savait-on en Europe sur cette précieuse découverte? En remontant dans la nuit du moyen âge, on trouve dans une pièce satyrique de Guyot de Provins, intitulée *la Bible*, les premières notions sur la boussole. C'était en 1190; peu après, de nombreux auteurs donnent les mêmes détails et font présumer que les croisés avaient rapporté en Europe la connaissance de cet instrument nautique. Un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi ayant pour titre, *Trésor des marchands pour la connaissance des pierres*, confirme cette opinion. En 1242, Baïlak natif du Kibdyk, parle de la boussole aquatique, non pas comme d'une chose nouvellement inventée ou reçue, mais comme d'un appareil généralement connu des navigateurs de la mer de Syrie. "Au nombre des propriétés des l'aimant, dit-il, il est à remarquer que les capitaines qui naviguent dans la mer de Syrie lorsque l'obscurité de la nuit les empêche d'apercevoir aucune étoile pour se diriger selon la détermination des quatre points cardinaux, emploient un vase rempli d'eau qu'ils mettent dans l'intérieur du navire; puis ils prennent une aiguille qu'ils enfoncent dans une cheville de bois ou dans un chalumeau, de telle sorte qu'elle forme comme une croix. Ils la jettent dans l'eau du vase et elle y surnage. Ensuite, ils prennent une pierre d'aimant à peu près assez grande pour remplir la paume de la main. Ils s'approchent de la superficie de l'eau, impriment à leurs mains un mouvement de rotation vers la droite, en sorte que l'aiguille tourne sur la surface de l'eau. Enfin, ils retirent leurs mains subitement et à l'improviste, et l'aiguille par ses deux pointes fait face au sud et au nord. Je les ai vus de mes yeux faire cela durant notre voyage par mer, de Syrie à Alexandrie, en l'année 640 de l'hégire (1242 de J.-C.)."

De toutes ces données historiques, il résulte que la boussole aquatique était usitée en Chine au moins 80 ans avant la satire de Guyot de Provins, et qu'en 1242, elle était en usage aussi bien chez les Arabes que chez les Européens; car Baïlak la rencontra à cette époque chez les pilotes de la Syrie, et Brunetto Latini la vit chez le moine Baron avant 1260, pendant son voyage en Angleterre. Ainsi cette découverte merveilleuse, communiquée directement aux Arabes par les Chinois, fut transmise aux Francs par les Arabes durant les premières croisades.

Se mettre en rang d'Oignon.—Artus de La Fontaine, baron d'Oignon et seigneur de Vaumoise, était grand-maître des cérémonies sous Henri II, François Ier., Charles IX, et Henri III. Lorsqu'il présidait aux fêtes publiques, il répétait si souvent le cri : *Serrez les rangs!* qu'il se fit remarquer par ce tic. En rapprochant la possession de sa baronnie d'Oignon avec l'idée des oignons qu'on serre les uns contre les autres, on forma le proverbe : *Se mettre en rang d'Oignon.*

BULLETIN.

Rapport du R. P. Durocher au R. P. Guigues, Supérieur de la Congrégation des Oblats, sur la mission des Chantiers.—Diocèse de New-York.—Don de son Excellence.

« Monseigneur de Montréal au zèle de qui rien n'échappe gémissait depuis longtemps et songeait aux moyens de leur procurer les secours de la religion. Mais le nombre des prêtres, déjà si petit pour répondre aux besoins les plus pressants, les besoins d'ailleurs si pénibles, mais par-dessus tout le man-

que de moyens pour entreprendre encore une mission si dispendieuse; tout cela mettait des entraves à une œuvre si nécessaire. Mais aujourd'hui que par son association de revenus avec la Propagation de la Foi de Lyon, le diocèse de Montréal a vu croître ses moyens, son digne évêque a pu entreprendre et soutenir cette mission, sans nuire aux missions des Sauvages et des Townships.

Les choses en étaient là, lorsque vers le milieu de janvier 1845 vous nous annonçâtes que la mission des chantiers nous était échue en partage. Cette nouvelle, nous pouvons le dire, fut pour le P. Brunet et pour moi une heureuse nouvelle; quoique nous eussions bien quelques renseignements sur les peines de cette mission, nous étions remplis d'espérances que le Seigneur avait déjà jeté des yeux de miséricorde sur ces pauvres jeunes gens et que la Ste. Vierge, à qui nous étions voués, n'abandonnerait point ses enfans et les pauvres pécheurs dont elle est le refuge. Nous savions d'ailleurs que pendant que nous serions dans l'arène, l'immense association de l'Archiconfrérie élèverait ses mains vers le ciel et attirerait la protection de Marie sur notre œuvre. Nous nous acheminâmes donc vers Bytown afin de prendre nos renseignements et voir les bourgeois de qui dépendent les hommes de chantiers et de qui nous allions en quelque sorte dépendre nous-mêmes. La plus grande partie des protestants, nous reçurent bien, nous donnèrent passage libre dans leurs chantiers et nous mirent à l'aise pour voir les hommes même un peu pendant le jour. Munis de ces secours humains, mais appuyés sur le secours de la Providence, nous nous jetâmes sur notre voiture, et nous nous enfonçâmes dans les bois, ne sachant où nous allions. La neige couvrait partout la terre et les glaces de trois à quatre pieds, le froid était piquant. Notre *Driver*, homme raisonnable et d'expérience était notre appui visible, c'était d'ailleurs un bon réjouit qui mérita d'être appelé *Sans chagrin*. Rien de plus poétique que notre voiture. Figurez-vous un grand coffre sur des lisses de huit pieds de long, de trois pieds de large, surmonté de trois hommes avec des effets de toute espèce, enveloppés dans des peaux de bœuf, cheminant sur la neige à travers les bois, les montagnes et les ravines, traînés par un seul cheval, qui sans contredit était le plus à plaindre. Cependant, quelle monotonie! toujours le même spectacle devant nos yeux! de grands pins et si près qu'à peine nous laissaient-ils voir la calotte des cieux, quelquefois cependant la Rivière Gatineau que nous cotoyions, présentait à notre admiration ses rapides affreux hérissés de glaçons. Après avoir fait ainsi à peu près vingt lieues, nous n'étions pas au bout de notre course, car nous avions à passer encore cinq semaines sans changer d'élément, mais nous étions au bout du jour, il fallait songer à passer la nuit. Nous nous dirigeâmes vers une maison qui nous parut assez confortable. Nous y trouvâmes des braves Irlandais catholiques qui nous reçurent à bras ouverts. Mais il fallut parler anglais ce qui n'est pas facile, lorsqu'on le parle pour la première fois; mais avec le courage que nous avions il nous semblait pouvoir y parvenir. Le P. Brunet surtout s'y jeta à corps perdu. Rien ne plus curieux que de le voir au prisé avec une vicille Irlandaise qui était devenue sa pédagogue, il vous tordait ce langage en tout sens. La veillée s'était ainsi écoulée assez gaiement: mais le sommeil nous avertissait de songer aussi à lui. Nous étions une vingtaine; plusieurs autres voyageurs étaient aussi venus là chercher un abri. Point de lit, point de poêle, seulement un grand feu dans la cheminée ce qui était bien insuffisant pour réchauffer une maison d'une trentaine de pieds de longueur. Il s'agissait donc de n'être pas trop loin du feu, et pour cela, il fallait ne pas attendre à se placer les derniers. Je fis étendre nos peaux et couvertures, et là *in conspectu omnium*, je m'étendis de mon mieux. Mon compagnon frappé d'un spectacle si nouveau pour lui, hésitait à en faire autant. Mais enfin, ayant chassé ses scrupules, il se résolut à en faire autant. Bien entendu qu'il trouvait le matelas un peu dur et les plumes un peu rares. Il ne put dormir de toute la nuit. Pour moi profitant de mon expérience, je crus qu'il valait mieux dormir. Le lendemain nous célébrâmes la sainte messe que tous ces braves gens entendirent avec une grande piété, ce qui rendit moins triste la pauvreté du lieu où nous célébrions. Mais le plus embarrassant était de trouver à déjeuner. C'était vendredi: nous ne pûmes trouver aucune nourriture maigre. Alors comptant de trouver quelques chose plus loin nous nous mîmes en route, mais nos recherches furent inutiles. Il fallut pour cette journée se contenter d'un peu de fromage et de pain. Après informations, nous pûmes nous convaincre de l'impossibilité d'observer l'abstinence. Nous fîmes donc notre sacrifice, et nous résolûmes de mortifier la mortification. En

effet pendant un mois et demi nous ne goûtâmes plus autre chose que du pain et du lard.

« Cependant nous approchions du poste ou nous avions résolu de commencer notre besogne. Déjà nous étions arrivés à Wawiaekans ou Petit Lac Ste. Marie où nous trouvâmes une petite chapelle bâtie par quelques Canadiens très-pauvres, qui, au nombre de seize familles, ont fixé là leur demeure. Ils sont à vingt lieues dans les terres. Le missionnaire d'Aylmer avait coutume de venir là une fois l'année, et quelquefois les missionnaires des Sauvages passant par cet endroit leur disaient la messe. Nous leur donnâmes une petite mission, les confessâmes et nous pûmes faire faire la première communion à un certain nombre. Ce fut là que nous trouvâmes les renseignements dont nous avons besoin pour arriver au premier chantier que nous voulions visiter, mais que nous approchions avec anxiété dans la crainte où nous étions de manquer notre premier coup! Nous apprîmes qu'il y avait à peu de distance un chantier très chrétien dont le conducteur était un bon Irlandais catholique. Ce fut là que nous fîmes notre coup d'essai. Arrivés à cette pauvre cabane, nous fûmes accueillis à bras ouverts, on nous attendait avec impatience, et tous paraissaient contents de nous recevoir. Aussi profitèrent-ils merveilleusement bien de notre visite, nous eûmes la consolation de voir communier huit d'entre eux. La nous pûmes prendre nos mesures et nos plans qui devaient être suivis partout. Point d'autre temps commode pour les voir que la nuit. Le jour ils sont occupés au travail. Epars çà et là dans la forêt, ils sont occupés, les uns à abattre les arbres désignés, les autres à ébaucher les plançons, d'autres à les écarriir, les autres à tirer avec des bœufs les mêmes plançons d'entre les broussailles, d'autres enfin à les conduire avec des chevaux sur le bord des rivières.

— Nous apprenons par une lettre du Rév. pasteur de Java diocèse de New-York, que le quinze de juillet, Sa Grandeur Mgr. Claskey donna la confirmation à 250 personnes, entre lesquelles se trouvait beaucoup de nouveaux convertis. L'évêque exprima sa joie et sa surprise, en voyant un si grand nombre préparé pour recevoir le sacrement de confirmation, dans une partie aussi éloignée du diocèse. Comme c'était la première visite épiscopale à Java, elle produisit une sensation surprenante dans l'esprit de nos frères séparés. Mgr. donna une instruction touchante et bien propre à dissiper les calomnies et les représentations malignes que l'on fait du culte catholique. Le lendemain il se rendit à Dansville, où il confirma soixante personnes. Il y a peu d'années, on voyait rarement des catholiques dans cette partie du diocèse.

— Son Excellence a fait don de £10 pour l'achèvement de la chapelle catholique de Dunham.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Hôtel-Dieu de Kingston.—On lit dans le *Kingston Chronicle*:

« La nomination de deux membres de l'église anglicane comme médecins de l'Hôtel-Dieu de cette ville, institution catholique romaine, ne peut manquer d'exciter dans les cœurs de nos concitoyens de toutes les communions religieuses des sentiments de respect et de vénération pour le digne prélat à la tête de l'église catholique-romaine dans ce diocèse, en prouvant qu'un étroit bigotisme et des vues sectaires, qui sont le plus grand fléau des sociétés où ils sont entretenus ou encouragés, sont étrangers au caractère de Sa Seigneurie. Par le choix judicieux qu'elle a fait dans ce cas, pendant qu'elle aurait pu se procurer les services de personnes de sa propre communion, elle a non seulement donné une satisfaction universelle, mais montré que, dans l'estime de Sa Seigneurie, la profession d'opinions particulières en fait de croyances chrétiennes, ne donne aucun titre aux emplois, si elle n'est appuyée des qualités plus essentielles de la respectabilité, de l'éducation et des talents. »

ROME.

— Nous lisons dans une lettre adressée par un élève de la Propagande au *Catholic Advocate*, que M. Connelly, ancien pasteur épiscopal à Natchez, dont la conversion a laissé des souvenirs si édifiants dans la Louisiane, vient d'être ordonné prêtre à Rome. La lettre donne des détails pleins d'intérêt sur la première messe de M. Connelly. Il l'a célébrée le 7 juillet dernier dans l'église de la Trinité-du-Mont, sur le mont Pincio. C'est à cette église qu'est attaché le couvent des Dames-du-Sacré-Cœur, où madame Connelly a embrassé une vie de continence et de perfection, tandis que ces heureux époux donnant ainsi un grand et édifiant spectacle au monde, en se séparant, d'un commun accord, pour mener une vie plus parfaite à laquelle les appelait la miséricorde de Dieu.

Madame Connelly assistait à cette première messe et avait auprès d'elle

sa jeune fille préparée pour sa première communion. La jeune enfant, la première de toutes, a reçu pour la première fois la sainte communion, de la main de son père, offrant pour la première fois l'auguste sacrifice. Madame Connelly s'est présentée ensuite à la table sainte avec toute la communauté. Beaucoup d'autres personnes ont pris part au banquet divin, entre autres le prince Borghèse, qui s'est chargé du plus jeune fils de M. Connelly, enfant de cinq ou six ans, qui était également présent à la cérémonie. Toutes ces circonstances ont produit de douces et profondes émotions dans tous ceux qui ont été témoins de cette cérémonie touchante.

Propagateurs Catholiques.

FRANCE.

— Un journal fait les observations suivantes au sujet de la nouvelle que nous avons reproduite sur l'institution de quatre évêchés dans les provinces orientales de la Chine:

« ... Mgr Bési, qui est Italien, n'a que le titre de vicaire apostolique de Nankin. Les trois autres anciens diocèses doivent être également confiés à des administrateurs du même titre. Sans doute que les quatre villes, où d'après le nouveau traité l'exercice public de la religion catholique est autorisée, vont être comprises dans le travail que prépare la Propagande, seule chargée de pourvoir à ces besoins de mission; mais nous ne pensons pas qu'on puisse en ce moment annoncer autre chose relativement aux affaires religieuses de la Chine, qui sont à l'heure présente l'objet de graves délibérations de la part de la cour de Rome. »

Cela rectifie quelques détails, mais ne touche que très peu au fond de la nouvelle; il peut par conséquent être qu'il y aura en Chine des évêques au lieu d'administrateurs, que deux de ces évêques seront Français et que le Gouvernement, qui veut qu'à Paris et sur beaucoup d'autres points le culte se renferme dans les églises, demandera qu'il soit public à Nankin. Peut-être même se fera-t-il représenter là par des Jésuites? *Univers.*

— Nous apprenons ce soir que M. Royer-Collard est mort le 4 septembre dans sa terre de Berry. M. Royer-Collard, après une vie remplie par la science et la politique, a rendu les derniers soupirs dans tous les sentiments d'une pieuse fidélité envers notre sainte mère l'Eglise catholique romaine. *Univers.*

NAPLES.

Translation des Reliques de Saint-Alphonse de Liguori.

— Nous lisons dans le *Journal historique de Liège*:

« Après la mort du saint évêque de Sainte-Agathe des Goths dans le couvent de Nocera-des-païens près Naples, sa chambre fut convertie en chapelle, et ses restes y furent précieusement conservés. Lors de la canonisation du saint fondateur, le premier supérieur de la congrégation du très-saint Rédempteur, qui fait sa résidence dans cette maison, songea au moyen d'exalter ces saintes reliques et de les exposer convenablement à la vénération des fidèles. En conséquence, Mgr. Coelè, archevêque de Patras *in partibus infid.*, grand aumônier du roi et prédécesseur du recteur majeur actuel, Jean-Camille Ropoli, fit faire une magnifique statue en cire, représentant le saint évêque couché sur le côté droit, et destinée à enfermer ses reliques, selon le mode actuellement adopté en Italie. Lorsqu'elles y furent toutes placées, en présence de l'évêque du lieu qui apposa partout son cachet, on revêtit la statue d'habits pontificaux d'une richesse extraordinaire.

« Le gouvernement de Naples, à qui l'on s'était adressé pour obtenir l'autorisation de faire une procession dans la ville, le jour de l'exaltation, s'était empressé de répondre à ce vœu légitime; mais à cause du mauvais temps, la solennité dut être remise au 20 avril.

« La ville de Nocera offrit en ce jour le spectacle le plus ravissant et le plus imposant tout ensemble. On y accourut en foule des villes voisines et des campagnes environnantes: le chemin de fer de la capitale était encombré de personnes de toute condition, qui voulaient être témoins de cet événement mémorable.

« Vers midi, LL. MM. le roi et la reine de Naples avec leur auguste famille et une suite nombreuse, arrivèrent au couvent.

« Etant montés immédiatement à la chambre du saint, ils y vénéraient d'abord ses reliques. Ensuite ils se rendirent à la fenêtre du haut de l'église, pour y voir défilier la procession, et ils y demeurèrent jusqu'à son retour. Elle fut vraiment belle et touchante, Mgr. Coelè, assisté de plusieurs autres prélats et d'un clergé nombreux, plusieurs corps de musique, les confréries, l'étendard en tête, quatre régiments de ligne, une foule de pieux fidèles, des cierges à la main, et un peuple inouïment formait le cortège.

« Les Pères du très-saint Rédempteur portaient eux-mêmes, sous un dais magnifique, la statue du saint, placée sur un riche brancard. Le bruit du canon joint à celui des instruments, aux cris de joie, aux gémissements et aux sanglots du peuple, étouffait les chants religieux.

« Les arcs de triomphe qu'on rencontrait presque à chaque instant et les fleurs qui pleuvaient de toutes parts sur le corps du saint, offraient le spectacle le plus attendrissant. La procession traversa ainsi les principales rues de la ville, dont les habitants rivalisaient de zèle pour donner à leur saint protecteur toutes les marques possibles de leur dévotion. De retour à l'église du monastère, l'on déposa le brancard sur un trône formé à dessein auprès du maître-autel: l'on exposa le très-saint Sacrement, et le recteur majeur de la congrégation célébra un salut en grande pompe, auquel LL. MM. assistèrent encore.

« Les saintes reliques demeurèrent ainsi exposées pendant 8 jours. L'oc-

« Les portes de l'Église, pour éviter toute confusion, et l'on plaça religieusement les reliques du saint dans une chaise sous l'autel qui lui est consacré, où elles attendent en paix la résurrection générale. »

Ami de la Religion.

POLOGNE.

— La *Gazette de Breslau* contient le fait suivant, qui prouve à quelles persécutions les catholiques sont exposés dans les États du Czar : « Dernièrement, les autorités d'une commune de la Pologne russe croyaient avoir réussi, à force de promesses et de menaces, à amener un prêtre catholique à embrasser la religion grecque et à prêcher à ses ouailles la même apostasie ; mais, au lieu de se prêter à ce que l'on attendait de lui, cet ecclésiastique montra courageusement en chaire et exhorta ses fidèles réunis dans l'église à persévérer dans leur foi. A peine eût-il fini son sermon qu'il fut jeté dans une mauvaise charrette et dirigé sur la Sibirie. Par un hasard presque providentiel, il se trouva que le commandant d'une petite ville que l'exilé avait à traverser, l'avait autrefois beaucoup connu à Varsovie. Touché de la position de son ancien ami, le commandant éloigna un instant, sous un prétexte plausible, le cosaque chargé d'escorter le condamné, et celui-ci profita de ce bon office pour s'évader, passer la frontière et pénétrer en Silésie. Le cabinet de Berlin, ajoute la *Gazette de Breslau*, ne veut pas permettre à cet ecclésiastique de séjourner dans les États prussiens. »

Univers.

PRUSSE.

— L'agitation qui règne en Allemagne continue à se manifester sous diverses formes. A Königsberg, le 27 août, une assemblée des Amis des Lumières devait avoir lieu ; déjà l'on se réunissait au local ordinaire, lorsque a été communiqué l'ordre qui interdit ces réunions. Les Amis se sont rendus dans un jardin où l'on a mis en avant le projet de se séparer de l'ancienne Église protestante et de se réunir à l'Église catholique allemande. Cette proposition n'ayant pas été suffisamment appuyée, il a été résolu qu'une déclaration serait adressée au Roi au sujet de l'interdiction des réunions des Amis des Lumières.

Univers.

ATHÈNES.

Correspondance particulière de l'Univers.

Athènes, 8 août 1845

La Grèce, que sa constitution politique tend à unir de plus en plus à l'Occident, et que la nature ou le génie de son peuple rapproche particulièrement de la France, renferme malheureusement un principe de résistance et de repulsion qui, s'il n'est détruit ou corrigé, sera tôt ou tard la cause de sa ruine. L'élément hétérogène n'est autre que sa religion réformée par Photius et que l'orgueil d'abord, puis l'ignorance, ont perpétuée dans son sein. L'esprit politique de la nation est généralement louable, élevé et droit ; l'amour de la liberté, de la patrie et des arts, survit dans le peuple renaissant d'Athènes et de Sparte. Mais l'esprit religieux, vicié par le schisme et par les haines qu'il fomenta, est exclusif, intolérant, ombrageux et égaré par les passions contraires qui se le disputent. D'un côté, le clergé, qui a ravalé la sainteté du ministère à la bassesse d'un métier, entretient l'ignorance et les préjugés du peuple, et sait accommoder l'Évangile avec des vices qui sont les siens aussi, de peur que sa proie ne lui échappe. D'un autre côté, le parti russe, qui veut tenir cette Église asservie à celle de Pétersbourg, ne cesse de multiplier ses créatures parmi ce même clergé, et d'exciter les frayeurs ou les défiances du peuple en agitant sous ses yeux le fantôme du catholicisme.

C'est avec cette arme qu'il attaque aujourd'hui le ministère Coletti. A en croire ses organes, M. Coletti n'est qu'un Latin déguisé, parce que son système est libéral dans le sens français. On l'accuse déjà d'avoir livré la Grèce au Pape, et notez que ces accusateurs-là sont ceux qui veulent la livrer à Nicolas. Comme ils ont bonne grâce en criant à l'intolérance et au despotisme !

Le troisième auxiliaire du fanatisme grec, et il en coûte à un Français de l'avouer, est notre presse rétrograde. Ses aboiements à la soutane, sa chasse journalière aux scandales et son appel aux passions de la multitude contre l'ultra-montanisme, l'épiscopat et les corps religieux, tout cela, dites-le moi, n'est-il pas propre à échauffer des têtes assez brouillonnées de leur nature, et à fortifier leur opposition au latinisme, qu'ils appellent la religion occidentale ? Ainsi, les ennemis de la cause française en Orient n'ont pas de meilleurs avocats ou propagandistes de leur système que nos prétendus patriotes, trahissant ainsi au dehors les intérêts de la Patrie.

Depuis quelques mois surtout les emportements et les déclamations de la presse opposante prennent un diapason qui les mettra bientôt d'accord avec plusieurs de nos feuilles. La discussion du troisième article de la loi religieuse en a été l'occasion ou le prétexte. Il s'agissait de la présidence du Saint-Synode. Bien entendu, la Russie voulait avoir dans sa main cette tête en la soumettant au chef de son synode, qui lui, est très saint. Le gouvernement grec ne se souciait pas, avec raison, de conférer une trop grande autorité à un homme qui pouvait être vendu à la politique d'un autre homme, souverain tout politique et usurpant la juridiction ecclésiastique des peuples que son ambition convoite. M. Coletti voulait sauver les droits de la Constitution, en ne laissant point s'élever en regard d'elle un pouvoir rival et hostile. Alors la majorité de la Chambre des Députés a déclaré, à une majorité de 50 voix contre 40, que le président du Saint-Synode sera élu par les archevêques du royaume, mais seulement pour trois années, et encore sa nomination doit-elle être confirmée par le Roi. Jugez des fureurs des papistes ; l'Église grecque devient de la sorte moins attaquable ; elle reste plus dépendante du Gouvernement, sort qu'elle mérite comme Église nationale, mais

que, nous autres, nous préférons à son absorption de l'Église orientale, parce que ce peut être pour elle un temps d'arrêt salutaire.

Le parti anglais ou Mavrocordato crie aussi au papisme. La jalousie de la France, à l'influence de laquelle il attribue ce succès ministériel, le ligue avec les papistes. Il craint déjà que l'esprit catholique, qu'il appelle aussi occidental, ne s'insinue dans l'Église grecque. Aussi a-t-il commencé la guerre, et la *Minerve*, son principal organe, a fréquemment des premiers-Athènes qui lui enverrait certain journal de Paris. Le 11 juillet, par exemple, il reproduisait, demi-mort de frayeur, le prospectus d'un comité catholique ouvert à Paris en faveur des Églises d'Orient. « Aux armes ! citoyens ! dit-il : le jésuitisme que rejette la France, va fondre sur nous et nous avaler avec nos libertés ! »

Le 16 du même mois il agite une autre question importante avec un esprit aussi peu libéral et éclairé. Les catholiques de Grèce, que le Gouvernement traite trop en parias et que l'article 2 de la Charte, contre le prosélytisme, attaque et blesse dans leurs droits les plus sacrés, se sont adressés à Rome pour savoir s'ils pouvaient ou non prêter serment à la constitution nouvelle. Rome, avec une sagesse que ses ennemis mêmes ne peuvent s'empêcher d'admirer, a répondu affirmativement, mais avec la restriction suivante : « Pourvu que les droits de la foi catholique ne soient pas lésés. » Mgr. l'évêque de Santorin a fait connaître aux fidèles cette décision et la *Minerve* de tonner, de vociférer et de s'emporter, en disant que toute restriction est impossible, et que Mgr. de Santorin doit être d'abord condamné à deux ans de prison, comme attaquant la Charte. Ils sont bien partout les mêmes, ces gens qui veulent de la liberté, mais pour eux, exclusivement ; de la religion, mais telle qu'ils la conçoivent, si toutefois ils ne la suppriment comme inutile ou dangereuse ! Les catholiques sont soumis aux lois, mais en tant qu'elles ne commandent rien de contraire à la loi de l'Église ; c'est le spectacle qu'offre l'histoire depuis l'origine du christianisme, et, quand l'intolérance ou l'injustice pousse l'exigence plus loin, ils savent soutenir le rôle de persécutés.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA

Le Richelieu.—Le joli petit bateau en fer *Richelieu*, destiné pour la navigation de la Rivière Chambly et ce port, a été amené hier dans ce port pour recevoir le complément de sa machine ainsi que de se menuisier. On pense que le *Richelieu* sera prêt vers la fin de ce mois à commercer ses voyages ; il y a 12 lits dans sa Chambre de Dames et 20 dans celle des Messieurs, et quoique peu avancé, le *Richelieu* semble devoir se présenter avec toute l'élégance possible et paraît être construit d'une manière à pouvoir répondre au besoin de la jolie Rivière dont il porte le nom.

Aurore.

Défenses militaires de Kingston.—Nous apprenons, dit le *Kings-ton Chronicle* du 1er octobre, que des ordres ont été enfin donnés pour la reprise des travaux militaires à ce poste, et qu'ils vont être poussés considérablement tout de suite. C'est avec satisfaction que nous entendons dire qu'on va démasquer le front de notre magnifique Hôtel de Ville du côté du lac, en démolissant les magasins de M. M. Pherson et Crane pour faire place à une forte batterie. La batterie au-devant doit être protégée par une grosse tour, qui sera d'une grande utilité sous un point de vue naval comme indiquant le havre. Nous croyons qu'on se propose aussi d'ériger une grosse tour à la pointe Stuart, et de renforcer les ouvrages au fort Henry. Les travaux dans cette saison avancée se borneront probablement à la préparation des matériaux ; mais cette préparation même aura l'effet de ramener à Kingston une bonne partie des artisans et des journaliers qui ont été obligés de s'en aller ailleurs le printemps dernier, et nous nous réjouissons de voir notre ancienne et bonne ville en voie de réparer en partie ses pertes récentes.

Canadien.

Le passage le plus court entre Québec et Montréal.—Le *Montréal Herald* dit que le *Québec* parti du quai Napoléon mercredi soir, quelques minutes après cinq heures, arrêta comme de coutume aux Trois-Rivières et au Port Saint-François, et arriva à Montréal jeudi matin, à 3 heures 40 minutes, près d'une heure avant le *Montréal*. C'est le plus court passage qui ait jamais été fait en amont entre les deux villes.

Idem.

Communications entre l'Europe et l'Amérique du Sud.—Le *Times* annonce que le gouvernement britannique vient de conclure, avec la compagnie de la navigation à vapeur de l'Océan-Pacifique, une convention pour le transport des malles sur la côte occidentale d'Amérique, entre Valparaiso et Panama. C'est là un fait important ; car les malles, en traversant l'isthme Chagres, pourront être apportées régulièrement par les paquebots de la compagnie royale des Indes-Occidentales, au lieu de faire un immense détour en doublant le cap Horn.

Journal de Québec.

—On compte 1417 arrivages au port de Québec jusqu'à ce jour, c'est beaucoup ; mais nous ne savons si à l'état avancé de la saison, nous pouvons prétendre aux 1500 que nous en avons promis, l'hiver dernier, les journaux de Londres et de Liverpool. Nous espérons pourtant. On peut dire avec vérité que sans les deux horribles catastrophes qui sont venues nous envelopper d'un immense manteau de désolations et de misères, Québec, promettait cette année d'être prospère, il faisait pressentir une activité, une vie que le malheur a brisée. Le courage ne nous manque pas cependant, car si les secours sont administrés avec bonne volonté, promptitude et sagesse, nous pouvons espérer encore de voir un jour le soleil briller sur nos toits métalli-

ques. Honneur à vous tous qui avez eu des cœurs pour comprendre notre infortune, et qui, par vos généreuses donations, avez redonné l'espérance aux milliers d'infortunés qui l'avaient perdue.

Journal de Québec.

Procédés du Comité général de Secours pour le soulagement des incendiés.
QUÉBEC, 6 octobre, 1855.

L'assemblée régulière hebdomadaire a été tenue ce jour.

Présents.—L'honorable R. E. Caron, président.

Le très révérend évêque (anglican) de Montréal, Sa Grandeur Mgr. de Sydime, les revds. J. Cook, D. D., G. Maccie, C. F. Baillargeon, R. O'Reilly, J. Clugsont et D. Martineau. etc. etc.

Les minutes de la dernière assemblée sont lues par le secrétaire.

Le trésorier présente l'état suivant des recettes et des paiements depuis le 29 du dernier mois jusqu'à cette date inclusivement, savoir :

Montant des recettes, telles que par l'état du 29 septembre	£62,136 18 5
Montant reçu depuis	465 9 S
	£62,600 S 1
Paiements tels que par le dernier état	£23,131 17 6
—faits depuis jusqu'à cette date	6,000 2 2
	29,140 19 S
Balance en main	£23,459 S 5

Idem.

DIORAMAS CHIMIQUES.

Exhibitions ou bénéfice des incendiés.—M. Robert Winter, auteur et propriétaire de ces magnifiques dioramas, reconnaissant de la juste appréciation qui en a été faite, par les citoyens de Québec et des environs, s'est généreusement décidé à donner encore trois exhibitions, aujourd'hui, demain et après-demain soir, au bénéfice des incendiés. La moitié de la recette brute sera versée entre les mains du trésorier du comité de secours, laissant les dépenses à la charge de l'autre moitié. Les tableaux exhibés seront les quatre meilleurs de la collection (car il ne peut pas en être exhibé plus de quatre), savoir : la cathédrale de Milan, le festin de Balthasar, la destruction de Babylone et les funérailles de Napoléon aux Invalides. Le prix d'admission sera, comme de coutume, 2s. 6d., et moitié prix pour les enfants.

Nous n'avons pas dit de ces exhibitions la centième partie de ce que nous en aurions dit si nous n'avions craint de paraître donner dans l'exagération et le *puff*. Pour croire ce qui en est, il faut les voir. Aussi des personnes, venues exprès de campagnes éloignées, sur la foi des rapports qui leur avaient été faits par leurs amis, nous ont-elles assurés qu'elles n'avaient jamais si peu regretté leurs frais de voyage. Nous croyons que la majeure partie des citoyens de Québec les a visitées et revisitées, et nous n'avons pas rencontré encore une seule personne qui ne proclamât que c'était le plus beau spectacle qu'elle eût jamais vu. Nos meilleurs artistes, les Légarés, les Plamondon, ceux enfin qui sont le plus capables d'en juger, sont ceux qui en parlent avec le plus d'enthousiasme. Nous engageons donc ceux des habitants de cette ville et des paroisses environnantes qui n'ont pas encore joui de ce spectacle, ou qui voudraient en jouir de nouveau, à profiter de cette occasion de se procurer une jouissance qu'ils ne regretteront jamais, tout en contribuant à une œuvre de bienfaisance. Il y en a qui s'épargneraient par-là les frais d'un voyage à Montréal, où ils ne pourront s'empêcher d'aller voir les dioramas chimiques de M. Winter lorsqu'ils en auront entendu parler par des personnes qui les auront vus et en qui ils auront confiance.

Une partie de l'exhibition dont nous n'avons pas encore parlé, et qui cependant a excité tous les soirs de vifs applaudissements, c'est la musique. Pendant les préparatifs nécessaires M. C. Winter, jouant sur le violon à la satisfaction de personnes plus capables d'en juger que nous, et M. R. Winter, l'artiste, sur le violoncelle, captivant l'attention des spectateurs. Mais ce qui charme surtout, c'est l'imitation de l'orgue et du chant grégorien par M. R. Winter, en s'accompagnant du violoncelle pendant la célébration de la messe de minuit dans la cathédrale de Milan.

Canadien.

IRLANDE.

Les orangistes irlandais n'ont pas encore répondu à l'appelle qui leur a été fait par l'association de Dublin : il ne faut point s'en étonner. La haine qu'ils ont vouée aux catholiques est bien plus vive que leur antipathie contre sir Robert Peel ; ils pardonneraient volontiers à celui-ci les mesures auxquelles il a eu recours pour paralyser leur action, s'il consentait seulement à traiter la population catholique de l'Irlande avec un peu moins d'égards qu'il ne lui en montre actuellement ; s'ils se sont jetés dans l'opposition, ce n'est pas tant parce que les mesures proposées par le ministère et sanctionnées par le parlement leur sont hostiles, mais parce qu'elles sont favorables à ceux de leurs compatriotes qui professent des croyances religieuses différentes des leurs.

Les orangistes, après avoir été longtemps les maîtres de l'Irlande, s'irritent en voyant que leur ancienne suprématie est sur le point de leur être enlevée. De là ces accès de colère, auxquels ils obéissent aveuglément ; de là ces menaces qu'ils profèrent dans leurs meetings ; de là ce défi jeté au gouvernement par leurs chefs pour contrecarrer les projets téméraires auxquels ils ne craignent pas de recourir pour forcer la main au cabinet.

Nous avons dit, il y a peu de jours, que sir Robert Peel se propose de re-

mettre en vigueur l'édit porté par George IV contre les clubs orangistes. Ceux-ci le savent : ils connaissent la détermination du premier lord de la trésorerie et ils n'ignorent point qu'il n'est pas homme à se laisser ébranler par des manifestations populaires, si redoutables qu'elles soient. Cependant ils viennent d'annoncer leur résolution de reconstituer l'orangisme sur de nouvelles bases : cela prouve qu'ils ne sont nullement disposés à renoncer au rôle d'agitateurs. S'ils avaient l'intention de prêter main-forte aux catholiques, s'ils voulaient les aider à défendre la cause de l'indépendance, qui est la cause de tous les Irlandais sans exception, on concevrait les bravades des chefs de l'orangisme ; mais tel n'est point leur but ; c'est l'agitation à leur profit qu'ils veulent organiser ; c'est assez dire qu'ils rejettent les offres de conciliation qui leur ont été faites par l'association du rappel.

Ami de la religion.

SAXE.

On écrit de Leipsick, le 2 septembre :

« Hier le roi de Prusse a passé par Pilmnitz, où il a eu une longue conférence avec le roi de Saxe. Il est retourné à Berlin. Il paraît que les deux gouvernements sont parfaitement d'accord sur les deux mesures à adopter pour mettre un frein aux passions religieuses et politiques, qui se développent avec une progression étonnante. On pense que les doctrines des nouveaux catholiques allemands, comme celles des *Amis des Lumières*, sont l'objet d'une surveillance particulière dans les deux États.

« Les dispositions prises par les autorités, l'attitude des troupes réunies dans notre ville et dans les environs, donnent l'assurance que la tranquillité, à l'occasion de la fête de la Constitution, ne sera pas troublée. Au surplus, les autorités, à Dresde comme ici, ont fait supprimer dans le programme de la fête tout ce qui pouvait être une excitation ou un prétexte aux manifestations bruyantes et au désordre. »

Univers.

BEYROUTH.

—On apprend de Beyrouth que la joie des chrétiens et la consternation des Druses ont été grandes au moment où ils ont appris l'arrestation du Schech-Hamoud, premier auteur du meurtre commis sur le père Charles. Le neveu de ce Schech qui avait fait brûler également à Rasceya des femmes et des enfants de chrétiens, doit avoir été arrêté à la réquisition, dit-on, du consul de Russie. Du reste, toutes choses, dans l'intérieur du Liban, restent *in statu quo*. Les troupes conservent leurs positions respectives, et depuis quelque temps les hostilités ont entièrement cessé, ce qui fait espérer que la paix pourra se rétablir. On redoute, toutefois, ou tout au moins une grande cherté, les récoltes ayant entièrement manqué en Syrie.

Univers.

MEXIQUE.

—On a reçu dernièrement, par la voie de Pensacole, des nouvelles du Mexique qui rendent plus improbables encore les chances d'une guerre entre ce pays et les États-Unis.

Le Congrès s'est ajourné sans avoir statué sur le projet de loi présenté par l'ancien cabinet, demandant une déclaration de guerre immédiate. Cela renvoie incontestablement la question aux calendes grecques.

D'après une correspondance particulière de l'*Abeille* datée de Pensacole, et écrite après l'arrivée de la corvette *Sarutoga* qui venait de la Vera-Cruz, le nouveau cabinet de Mexico serait entièrement constitué, ayant à sa tête le général Almonte. Cette correspondance ne parle pas cependant du portefeuille qu'aura le chef actuel.

La correspondance du *Tropic* est un peu explicite à cet égard ; elle annonce que le général Almonte sera chargé soit du ministère de la guerre, soit des finances, mais elle croit que ce sera de ce dernier.

Nous ne nous rendrons pas l'écho des *on dit* sur lequel le correspondant de l'*Abeille* a basé sa lettre : tout ce qu'il y a cependant d'à peu près certain, c'est que, d'après le ton général des deux lettres dont nous avons parlé, le Mexique n'est pas en mesure d'ouvrir les hostilités, bien que son congrès ait voté la loi qui autorise le gouvernement à contracter un emprunt de quinze millions. Suivant la correspondance du *Tropic*, le Mexique n'a nullement l'intention de déclarer la guerre aux États-Unis, mais il fera tous ses efforts pour reconquérir le Texas. Serait-ce donc par la voie des négociations que le gouvernement mexicain essaierait de rentrer dans la possession de son ancien département ?

Le *Tropic* donne une nouvelle que son correspondant dit avoir puisée à une source authentique, et qui suffit pour démontrer que la guerre, si tant est qu'il doive y en avoir une, n'est pas prochaine. Suivant ce journal, l'es-cadre du Golfe, dont le point de ralliement est à Pensacole, ne prendra pas de si tôt la mer.

Le commandant en chef se bornera à placer deux navires de guerre sur les côtes du Texas et du Mexique pour établir des communications entre l'armée de terre et de mer, se réservant de mettre immédiatement à la voile pour Vera-Cruz, et de bombarder San Juan de Ullon, à la première manifestation d'hostilité de la part du Mexique.

Gazette des Opelousas.

ÉTATS-UNIS

Population de New-York.—Il vient d'être fait un recensement, qui porte à 366,789 le chiffre des habitants de la capitale du Nouveau-Monde. C'est une augmentation de 54,075 ou 15 p. 100, depuis 1840. De 1835 à 1840, l'accroissement n'avait été que de 13 1/2 p. 100. Voici, d'ailleurs, les chiffres de la population à diverses époques :

1696	4302	1800	50,489
1731	4,622	1810	96,272
1756	10,381	1825	123,706

1773	21,870	1830	202,589
1776	24,614	1840	302,710
1790	33,131		

La ville de New-York se trouve maintenant placée au cinquième rang des villes les plus peuplées d'Europe et d'Amérique, dans l'ordre suivant : Londres, Paris, Saint-Petersbourg, Constantinople, New-York, Vienne, etc.

VARIÉTÉS.

CANAL AU GRAND-SAUT DE LA RIVIÈRE SAINT-JEAN.—Le capitaine Renwick, du corps royal des ingénieurs, vient d'achever les études d'un canal au Grand-Saut pour joindre les eaux navigables du lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick à divers travaux publics, qui s'exécutent en cet endroit. Si le coût estimé du canal ne dépasse pas une somme raisonnable, on dit que le gouvernement anglais entreprendra l'ouvrage, qui sera de la plus haute importance pour ceux qui sont engagés dans l'exploitation des bois sur le cours supérieur du Saint-Jean et ses affluents.

—Le canal de Beauharnais est maintenant achevé et la navigation en sera ouverte lundi prochain, 13 du courant.

UNE LUMIÈRE EN ORIENT.—C'est sous ce titre qu'un journal anglais, le *Globe*, annonce la prochaine apparition d'une gazette anglaise à Jérusalem, Salomon qui assure qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil, rectifierait sans doute cette proposition, s'il pouvait revivre; peut-être même irait-il puiser quelque supplément à sa sagesse dans cette feuille, qui s'inspirera de celle de son ancien disciple, l'évêque Alexandre. Au reste, le projet n'est pas nouveau: il date de l'érection de l'évêque anglo-prussien, dit Saint-Jacques, mais jusqu'ici l'on n'a point encore pu parvenir à l'exécuter. La société biblique, à ce que l'on croit, y pourvoira.

SILÉSIE.—Une réunion de députés des communautés rongiennes de Silésie a eu lieu le 15 et 16 août, à Breslau, sous la présidence du professeur Regenbrecht. On y a admis le symbole du concile de Meipsick, sauf quelques *additions et amendemens*, proposés par le professeur, pour être soumis au jugement d'un autre concile œcuménique. On y a également adopté la liturgie, récemment composée par le docteur Theiner; puis on s'est occupé de l'organisation intérieure des communautés. Le 17, la communauté de Breslau a, pour la première fois, célébré son culte dans le temple protestant de Saint-Bernard, que la commune de Breslau avait mis à sa disposition. Toutes ces choses ont eu lieu sans aucune participation de Ronge, qui paraît avoir été évincé de son patriarcat de Breslau, par Theiner, comme Prybil l'avait précédemment évincé de celui de Berlin.

ÉGYPTE.—Les Anglais se mettent en frais de galanterie vis-à-vis du pacha d'Égypte. Nous lisons dans le *Sun*:

“La magnifique fontaine d'argent, fabriquée à Londres, aux frais de la compagnie des Indes, pour le pacha d'Égypte, a été offerte à Sa Hautesse, le 16 août, par le capitaine Lyons, agent de la compagnie à Alexandrie. L'offrande a eu lieu dans le palais, où plus de 60 personnes s'étaient rassemblées pour assister à la cérémonie. Sa Hautesse paraissait jouir d'une excellente santé, témoignait une vive satisfaction pour la beauté et l'admirable main-d'œuvre du magnifique présent. Une partie des assistans déjeûna ensuite avec le capitaine Lyons. Cette superbe fontaine restera exposée à Alexandrie pendant quelque temps, afin que chacun puisse admirer à l'envie ce chef-d'œuvre d'un artiste anglais, puis elle sera transportée au Caire, sa destination; mais le pacha n'a pas encore fixé l'emplacement de son érection.

“Il n'est pas besoin d'ajouter que la foule envahit chaque jour le palais pour la contempler.”

Il s'agit de savoir ce que ce don rapportera à l'Angleterre, qui ne sème que pour recueillir au centuple.

Condamnation du chef des anti-ventiers.—La justice vient enfin de mettre un terme à la scandaleuse impunité dont avaient joui, jusqu'ici, les anti-ventiers, dont nous avons eu plus d'une fois à raconter les sanglantes prouesses. Après un long procès, que l'attorney-général Van Buren a enrichi d'un curieux épisode, le fameux chef *Grand-Tonnerre* a été, sous le nom plus modeste de docteur Boughton, condamné à la détention perpétuelle, dans la prison d'état. La facilité avec laquelle a pu s'accomplir cet acte tardif de rigueur, la salutaire impression qu'il a produite, prouvent qu'il ne dépendait que du gouvernement d'arrêter, dès le début, cette longue série de vols et d'assassinats auxquels on avait, par l'achat, laissé prendre les proportions d'une guerre civile.

Un autre des anti-ventiers, Steebourgh, a subi son procès à Delhi pour le meurtre du shérif Steele et a été déclaré coupable.

Salubrité de la ville.—L'état sanitaire de la Nouvelle-Orléans est plus que jamais satisfaisant. La liste mortuaire du Bureau de Santé ne constate en effet que 47 décès pendant la semaine qui vient de s'écouler; tandis que le chiffre le plus faible des précédentes semaines n'avait pas été au-dessous de 53. Nous sommes heureux d'annoncer qu'il n'existe jusqu'à présent aucun cas de fièvre jaune.

Les 47 décès se divisent comme suit : Adultes blancs 21; ib. de couleur 4; enfans blancs 14; ib. de couleur 3. Total 47. Si l'on déduit de ce total

les morts occasionnés par accident, savoir: coup de soleil 1, intempérance 1, morts-nés 3, asphyxié par immersion 1, en tout 6, il restera seulement un total de 41 cas résultant de mort naturelle. Il n'est pas de ville au monde qui puisse présenter une pareille statistique.

—On lit dans la *Gazette de Metz*:

“Czerski vient de conférer la prêtrise aux diacres *Dowiat* et *Rudolpa* qui, soupçonnés de sentiments rongianistes, ont été expulsés du séminaire de Pelplin. Voilà donc ce malheureux renégat, indépendamment de ses parodies sacrilèges, en contradiction ouverte avec le symbole de Leipsick, qui rejette le sacrement de l'ordre.”

“Ce réformateur de nouvelle espèce a fait bénir son mariage sacrilège le 21 février, et le 9 juin sa femme lui a donné une fille! Pourquoi nos radicaux et nos universitaires qui s'intéressent si vivement à M. Czerski n'ont-ils pas annoncé depuis longtemps cette heureuse nouvelle?”

—Un vaisseau anglais en croisière sur la côte d'Afrique, le *Pantaloön*, slop de 10 canons, vient d'opérer la capture d'un grand bâtiment négrier de 450 tonneaux qui faisait la traite des noirs. Ce vaisseau était bien connu sur la côte. Son équipage, d'environ cinquante hommes, était composé en grande partie d'Espagnols. Il se livrait alternativement soit à la traite, soit à des actes de piraterie.

Le *Pantaloön* lui a donné la chasse pendant trois jours, mais il l'avait perdu de vue devant Lagos; enfin il le retrouva le 26 mai à deux milles environ de cette ville. Le pirate n'ayant point arboré le pavillon, le capitaine du *Pantaloön* lui envoya un cutter et deux bateaux baleiniers sous le commandement de son premier lieutenant.

Ces trois barques étaient montées par trente hommes. Elles furent accueillies à leur approche par un feu bien nourri. Après y avoir répondu par une décharge de mousqueterie, les marins anglais se préparèrent à l'abordage.

Le lieutenant Prévost s'approcha avec deux bateaux. Un moment après il était sur le pont. Ce ne fut pas sans perdre des hommes qu'il parvint à y arriver, car les pirates se défendaient en désespérés, et un engagement eut lieu au coutelas et à la baïonnette. Sept des pirates furent tués et sept ou huit autres grièvement blessés. Les Anglais eurent deux hommes tués et neuf blessés.

Cette affaire a causé une grande sensation sur la côte; tous les officiers de marine se sont empressés de féliciter l'équipage du *Pantaloön*.

—Aux îles Marquises, une tribu de Nonka-Hiva, mécontente d'une amende qui lui avait été infligée pour un pillage de troupeaux, et la seule, d'ailleurs, qui n'est jamais acceptée franchement notre autorité, a assassiné, le 28 janvier, cinq soldats de la garnison. Un détachement envoyé contre la peuplade coupable de ce meurtre l'a poursuivie et dispersée; toutes les autres tribus ont fait cause commune avec la garnison. Les principaux meurtriers ont été arrêtés. Leur chef Pakoko a été condamné à mort et exécuté; les autres ont été déportés. La tranquillité n'a pas été troublée depuis lors. L'état sanitaire et la situation matérielle de l'établissement de Taioahé et de celui de Viitahu étaient satisfaisants.”

ORNEMENS D'ÉGLISE.

ATTENDUS TRES PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne UN ASSORTIMENT TRES VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par la même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR
—A VENDRE.—FIN RELEVÉ.)

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

“ “ “ avec croix sur fond d'argent bruni, (luisant), broché en or, relevé et tout or.

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto Orfrois ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto Chaperon et Bandes ditto

LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une gloire or et argent.

LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE “ or et argent “

N. B.—Un filet CRAVOISE court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, N^o. 5, Nassau St.

New-York.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
 ORFROIS DE DALMATIQUES
 " " CHAPES.

—DE PLUS—

CRŌIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
 ÉTOILES PASTORALES " "
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
 FRANGES ET GALONS OR FIN
 " " OR MI-FIN,
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés, si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.

New-York.

Atelier de Relieur,
 CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue ST. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSI:—

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

O. BEAUCHEMIN,
 RELIEUR,
 25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

DEMANDE D'INSTITUTEURS.

ON a besoin à ST. GEORGE DE HENRYVILLE d'un MAITRE D'ÉCOLE-MODÈLE et de plusieurs MAITRES ou MAITRESSES D'ÉCOLE INFÉRIEURE. Avec un bon certificat de morale et un peu d'instruction qu'il vienne en sûreté, il y aura de l'encouragement pour toutes les capacités. Le Maître d'École-Modèle peut compter sur de bons émolumens.

George de Henryville, 21 août 1845.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 Carte Géographique
 DU
 CANADA
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c.
 PAR
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, L'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Errenewe et de l'Isle du Prince Édouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4).

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procurent dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.